CARNET MONDAIN.

1 Février—Bal des Atlantéens.
3 Février—Bal de Momus.
4 Février—The Carnival German.
7 Février—Arrivée de Rex.
7 Février—Procession et Bal de Prothée.
8 Février—Procession de Rex et Bal le Soir.
8 Février—Procession et Bal de Comus.

TEMPERATURE.

Du 1er février 1910.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centgrade
7 h. du matin..	50	9
Midi.....	62	15
3 P. M.....	64	16
P. M.....	64	16

La révolution au Nicaragua.

Le mouvement résolutionnaire se poursuit avec une inlassable activité; l'armée d'Estrada marche avec rapidité sur Managua par la voie de Tipitapa.

En apprenant que la capitale était menacée d'une invasion, le gouvernement a envoyé à la rencontre des révolutionnaires un corps d'armée de mille hommes pour leur barrer le passage.

Le général Chamarro, disent les derniers avis, se trouve ainsi entre deux feux; il a devant et derrière lui des troupes du gouvernement. Pour sortir de cette dangereuse situation, le voilà forcé de livrer bataille à Tipitapa, et de le faire sans délai, parce qu'il n'a plus de communication avec sa base de ravitaillement.

A l'heure où paraîtront ces lignes, il est possible que le choc des bataillons ait eu lieu, choc qui, s'il ne décide pas du sort des armes du gouvernement ou des révolutionnaires leur donnera un très appréciable avantage et relèvera le courage du côté triomphant.

L'agent consulaire des Etats-Unis à Mata Galpa, Nicaragua, vient de faire au Département d'Etat de Washington un rapport qui indique bien l'hostilité des sentiments dont les gens du pays sont animés à l'endroit des Américains. Le 24 du mois dernier, paraît-il, un détachement de troupes de Madriz s'est rendu sur une plantation américaine près de la localité sus-nommée, s'est emparé de six travailleurs qu'il a forcés à prendre du service dans ses rangs, et a dispersé nombre d'autres. Avant de se retirer, les soldats du gouvernement ont mis l'endroit à sac.

Le gouvernement a en cet en droit des agents qui ne tiennent aucun compte des ordres que leur donnent leurs mandants; et les Américains, qui y sont domiciliés sont en proie à l'inquiétude la plus vive. Le consul américain à Managua a protesté contre cet outrage auprès du président Madriz; il l'a encore prévenu que son gouvernement le tiendra responsable de la sécurité des Américains et des intérêts américaines dans la partie ouest du pays qui est sous son contrôle.

Madriz, dont les soucis doivent être nombreux, a promis nécessairement de faire de la plainte du consul américain l'objet d'une enquête.

Zelaya, l'ex-président du Nicaragua, vient de prendre passage sur un vapeur qui le transporte en Europe; il se rend en Belgique où ira sous peu le rejoindre sa famille.

Avant de quitter le Mexique, il a eu, dit-on, avec un ami un entretien au cours duquel il s'est exprimé avec quelque amertume au sujet du gouvernement des Etats-Unis. Il a dit qu'au début du mouvement insurrectionnel, ses troupes avaient été victorieuses dans plusieurs engagements; et que les Etats-Unis lui avaient envoyé un parlementaire dans le but de s'entretenir de la situation. Pendant que se poursuivaient les pourparlers, les insurgés reçurent des armes et des munitions qui leur permirent de se mesurer avantageusement avec les troupes du gouvernement.

L'exécution de Groce et de Cannon n'a été qu'un prétexte pour les Américains de nous témoigner leur hostilité. Les raisons qu'a données M. Knox au Chargé d'Affaires du Nicaragua, M. Rodriguez, pour le discréditer auprès du gouvernement de Washington, ont toutes été déclarées sans fondement.

Zelaya naturellement cherche à se justifier aux yeux de ceux qui ne connaissent de son administration que les grandes lignes; il n'appartient pas aux petites âmes de reconnaître leurs erreurs; bien moins aux tyrans: car c'est ce qu'a été l'ex-président en fuite, au dire de bien des gens, et comme tout tyran est généralement doublé d'un peu scrupuleux égoïste, en même temps que se donnaient carrière ses instincts mauvais sanguinaires, son amour de l'or, des trésors s'exerçait sans réserve; le chef d'Etat s'emplissait les poches.

Comme Castro, Zelaya va jouir sous des horizons lointains du fruit de ses rapines; en jouira-t-il longtemps?

L'Empereur d'Autriche.

La Cour d'Autriche se prépare à célébrer le quatre-vingtième anniversaire de l'empereur François-Joseph. Un peu éprouvé, ces temps derniers, par une grippe légère, le souverain jouit aujourd'hui d'une santé excellente qui lui permet de se consacrer avec une remarquable activité aux affaires de son pays.

Dès cinq heures du matin, l'Empereur s'installe à son bureau, qu'il ne quitte que vers neuf heures. Sa vie, méthodiquement réglée, ne varie jamais. Deux fois par semaine, François-Joseph donne audience aux simples particuliers qui ont une réclamation à formuler ou une faveur à solliciter. Ces jours-là, le souverain se montre particulièrement calme, attentif et patient. Doué d'une mémoire étonnante, il se rappelle les faits les plus lointains et les incidents en apparence les moins marquants. Sa seule distraction consiste, après une journée de véritable labeur, à se plonger dans la lecture des grands écrivains nationaux et étrangers.

Enfin, son genre de vie est tellement simple, si éloigné du faste et de l'opulence, que l'Empereur, dit-on, ne dépense pas plus de huit francs par jour pour sa table.

LES

Relations Franco-Américaines

Le banquet de la Chambre de commerce américaine

Il y a quelques soirs, avait lieu le banquet annuel de la Chambre de commerce américaine de Paris, sous la présidence de M. V. Benet.

Une centaine de convives y assistaient et la plus franche cordialité n'a cessé d'y régner.

Parmi les convives:

MM. Bailly Blanchard, capitaine Frank H. Mason, consul général d'Amérique à Paris; B. J. Shoninger, Blythe W. Branch, William Collier, L. Huffer, William Dalliba, Henry Peartree, Franklin Graham, S. de Jonge, Howard N. Thompson, George R. Ostheimer, Alfred S. Heidelbach, Andrew D. Lillie, Alfred R. Pick, G. A. Hereshoff Bartlett, P. Peixotto, Ivy, L. Lee, P. C. Lemy, B. H. Conner, A. A. Finlay, J. B. Horne, A. D. Weil, Frank Boole, José T. Silva, Geo. Saint-Amant, W. S. Hogan, Nicholas Martin, A. S. Garfield, Charles Walton, etc., etc.

M. Benet, président de la Chambre de commerce américaine, à l'heure des toasts, a levé son verre en l'honneur du président de la République des Etats-Unis et du Président de la République française, et parlant de l'influence du nouveau tarif douanier voté aux Etats-Unis, il a déclaré que ce tarif n'avait porté aucun tort aux exportations françaises, au contraire. Puis il a donné la parole sur ce sujet d'actualité au consul général des Etats-Unis à Paris, le capitaine Frank H. Mason.

M. Frank H. Mason a été fort intéressant à entendre, et il a livré à la publicité des chiffres singulièrement éloquents.

Si en 1908 les exportations françaises en Amérique ont fléchi avec un chiffre de 42,307,285 dollars, en 1909 les exportations se montent à ce chiffre inconnu jusqu'ici, 66,403,079 dollars ou 343,971,643 francs.

Cet accroissement, ajoute le consul général s'est produit surtout pendant les derniers six mois, dont cinq appartiennent au régime du nouveau tarif américain....

Je regrette que certains consulats n'ayant pas encore envoyé leurs rapports, il me soit impossible de vous donner un compte rendu complet des exportations de 1909 pour toute la France; les rapports reçus jusqu'à présent, sauf une exception, indiquent le même accroissement d'exportations constaté à Paris.

Ceux du Havre, Marseille, Limoges, Reims et Rouen montrent tous une augmentation de plus de 50% sur les exportations de 1908.

Nantes seule subit une dépression, résultant de la pêche insuffisante de la sardine, qui ne permet pas aux marchands de satisfaire auv demandes de l'exportation.

Nous espérons que ces faits si probants ne seront pas perdus de vue par nos amis Français qui, pour la plupart, paraissent être encore sous l'empire de cette fausse idée que le nouveau tarif américain avait spécialement pour but de frapper la France et d'arrêter l'essor du commerce français avec notre pays.

M. Frank Mason explique en ces termes le point de vue américain concernant les nouveaux tarifs:

Le tarif américain revisé a pour but avant tout d'obtenir un revevenu; s'il paraît peser sur certains articles de luxe, ce n'est pas dans le but de frapper un pays étranger quelconque, mais suivant le juste principe de l'économie politique moderne, il doit s'appliquer, autant que possible, aux articles que consomme la classe riche.

C'est le consommateur américain et non l'exportateur étranger qui supporte les droits d'entrée.

De toutes les grandes nations commerciales, les Etats-Unis d'Amérique sont les seules qui, depuis 1892, ont subi les exigences du tarif maximum français, sauf sur quelques articles protégés par convention; et finalement, au lieu d'être "ruiné" ou "affaibli" par le nouveau tarif américain, le commerce français d'exportation aux Etats-Unis a atteint, au contraire, une valeur et un développement sans précédent.

Des bravos répétés ont accueilli le discours du consul général.

La place me manque malheureusement pour analyser, comme il conviendrait, le rapport si intéressant et si documenté qui fut lu, après le banquet, à la réunion des membres de la Chambre du commerce, par M. Franklin Graham, secrétaire honoraire, sur la situation de la Chambre américaine et sur son action féconde.

Au cours de cette réunion a été élu le nouveau bureau de la Chambre.

Le nouveau président est M. B.J. Shoninger; les nouveaux premier et second vice-présidents s'appellent MM. B. N. Branch et A. S. Heidelbach; le trésorier, M. L. Huffer, et le secrétaire honoraire, M. W. S. Hogan.

On a procédé également à la nomination de six administrateurs, en remplacement des six administrateurs sortants. Les élus sont: MM. Graham, Griffin, Lillie, Mantius, James Hyde et Alfred Pick.

Enfin le conseiller général, M. Mason, et le président sortant, M. Benet, deviennent administrateurs honoraires.

Le banquet et la réunion n'ont pas duré plus de deux heures. Les Américains, quand ils le veulent, savent faire vite et bien.

Les déménagements de l'Opéra.

C'est un usage très parisien que de déménager souvent. Les théâtres ont en cela imité les particuliers. La liste des locaux occupés successivement par l'Opéra le prouve abondamment.

1659 Salle d'Issy.

1671 Salle de la Bastille (rue Mazarine, No 42 actuel).

1672 Salle du Bel-Air (rue de Vaugirard, proche le Luxembourg).

1673 Première salle du Palais-Royal (rue Saint-Honoré).

1763 Salle des Tuileries (dans la partie nord du château).

1770 Seconde salle du Palais-Royal (sur le même emplacement que celle qui fut détruite en 1675 par un incendie).

1781 Salle des Menus-Plaisirs (rue Bergère, dans les bâtiments actuels du Conservatoire).

1781 Salle de la Porte-Saint-Martin.

1794 Salle de la rue de Richelieu (sur le terrain actuel du square Louvois).

1820 Salle Favart (emplacement de l'Opéra-Comique).

1821 Salle de la rue Le Peletier (incendiée en 1873).

1874 Salle Ventadour.

1875 Salle du Boulevard des Capucines.

THEATRE DE L'OPERA.

L'Art au service d'une bonne cause.

Rappelons que c'est ce soir que se donne, à l'Opéra, la grande fête au profit des victimes des inondations en France, fête dont le programme, composé avec les plus grands soins, comprend la représentation de *La Fille du Régiment*, opéra en deux actes, de Donezetti, chanté par Mmes Rolland et Mes et MM. Cargue, Delaxe, Geoffray et Lievan; *Samson et Dalila*, opéra de Saint-Saëns, chanté par Mme Fiérens et MM. Escalais et Hensatto; un concert donné par Mmes Demedy, Sterckmans, Jenny Allard; MM. Zocchi, Nuibo, Chadal et Huberty: *La Danse des Apaches de Paris*, réglée et exécutée par Mmes Hansens et Codolini, et enfin le chant de *La Marseillaise*, par toute la troupe.

Si la cause qu'a épousée la Société Française du 14 juillet n'était pas déjà gagnée, nous tenterions de la plaider, si humble que fût notre effort.

Le spectacle de ce soir au théâtre de la rue Bourbon, à l'origine, devait se donner au profit de l'Ecole de la Société; mais dès que la nouvelle du malheur qui vient de frapper la France fut sue en ville, avec une spontanéité qui lui fait honneur, la Société résolut d'affecter le produit du spectacle au soulagement des infortunés sinistrés.

La fête de ce soir présente donc un attrait et un intérêt exceptionnels; tous les artistes de la troupe de M. Layolle y prendront part, et tous les Français, tous les amis de la France, tous ceux qui savent compatir aux misères humaines y assisteront, nous n'en voulons pas douter.

La soirée ne manquera pas d'éclat. Elle sera sous le haut patronage du Représentant officiel de la France, M. Véran Dejoux, et dans la salle, seront des officiers d'Etat et municipaux, le Gouverneur de l'Etat, M. Sanders; le Lieutenant-Gouverneur, M. Lambremont; l'Orateur de la Chambre, M. Garland Dupré; le Maire, M. Behrman, et la plus grande partie de la colonie française.

Que tous ceux qui le pourront assistent à cette fête dont les retentissants échos traverseront, assurément, les mers et arriveront à la Mère-Patrie comme la plus suave, la plus douce des symphonies. La France éprouvera une mélancolique fierté à se sentir toujours aimée de ses fils au fond de l'Amérique; le témoignage d'attachement qu'elle en recevra en l'occasion lui voudra un joie qui adoucira l'amertume de ses regrets.

Samedi, grande représentation au bénéfice de la Direction. Espérons que le public mettra la circonstance à profit pour témoigner à M. Layolle sa reconnaissance.

Les bruits qui courent sur l'avenir de notre théâtre n'ont rien d'encourageant; nous ne voulons pas nous en faire l'écho et souhaitons que M. Layolle qui a fait excellemment les choses, cette année, nous revienne l'an prochain.

MLLE RUBYN THORPE
Avec la troupe de George Bloomquest à l'Orpheum dans "Nerve", une comédie par Victor H. Smalley.

TULANE.

La troupe du Tulane triomphe véritablement dans "Little Nemo" une des plus délicieuses féeries qu'il soit possible d'imaginer. Tous les rôles sont tenus avec une perfection rare et bien des morceaux sont bissés.

En matinée aujourd'hui.

CRESCENT.

"Buster Brown", l'amusante comédie musicale qui tient l'affiche cette semaine au Crescent a été jouée hier en matinée et le soir devant deux salles bien garnies. De très intéressantes nouveautés ont été introduites dans la pièce et le succès n'en est conséquemment que plus grand.

Une seconde matinée sera donnée demain.

ORPHEUM.

L'intéressant et varié programme de vaudeville à l'Orpheum attirera beaucoup de monde cette semaine. La salle était comble tout autant hier qu'aux deux premières représentations de lundi. Les chiens savants de Ballerini attirent surtout l'attention. Il n'existe certainement pas d'animaux mieux dressés et plus obéissants.

Des vues extrêmement intéressantes sont données au cinématographe.

Edition Hebdomadaire de "L'Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

ECZEMA AUX MAINS PENDANT DIX ANS

Elles Etaient à Vif et l'Humeur s'Etendait au Corps et aux Membres—Traitement Professionnel Inefficace—Aussi eut un Eczéma

CUTICURA UN SUCCÈS DANS LES DEUX

"J'ai eu un eczéma aux mains pendant dix ans. Tout d'abord j'avais que l'hiver, mais je l'eus tout le temps. Il résista au traitement de trois bons médecins. Je finis alors d'une boîte d'Onguent Cuticura et de trois bouteilles de Résolutif Cuticura et je fus complètement guéri. Mes mains étaient à vif, à l'intérieur et à l'extérieur, et l'eczéma gagnait tout le corps et les membres. Avant que j'eusse employé tout le contenu d'une bouteille de Résolutif Cuticura conjointement avec l'Onguent Cuticura, mes plaies étaient presque cicatrisées, et après l'usage de la troisième bouteille, j'étais entièrement bien. J'avais bon appétit et jamais je n'avais été aussi grasse. Je conseillerais sincèrement à quiconque a une maladie de la peau ou du sang de ne pas perdre de temps à essayer d'autres médicaments, mais de prendre Cuticura si elles veulent se rétablir. Mes mains, guéries par l'usage du Cuticura, ne m'ont jamais fait souffrir depuis. Je ne pourrai jamais assez recommander Cuticura pour le bien qu'il a fait à ma famille et à moi-même. Ma fille a eu cet été les mains à vif avec un eczéma. Rien ne lui fit de bien jusqu'à ce qu'elle essayât Cuticura. En deux semaines elles fut parfaitement guérie par deux bouteilles de Résolutif Cuticura et une boîte d'Onguent Cuticura. J'ai employé Cuticura pour d'autres membres de ma famille et j'ai toujours eu à m'en louer. Je le recommande à tous ceux qui ont un eczéma. Après en avoir fait usage une fois vous n'emploierez plus que cela. Mme M. E Fallin, Speers Ferry, Vic., 19 Oct., 1909."

Conserver les Cheveux

Pour prévenir la chute des cheveux, les empêcher de sécher et de s'éclaircir; faire disparaître les pellicules; apaiser démangeaison et irritation et faire pousser et embellir les cheveux, des shampooings fréquents avec le Savon Cuticura et l'usage par occasion du Cuticura sont généralement efficaces alors que toute autre méthode a échoué. Directions spéciales et complètes avec chaque paquet de Cuticura.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 30 Commencé le 29 Octobre 1909

DEUX PASSIONS

GRAND ROMAN INEDIT

PAR

CHARLES MÉROUVEL

TROISIÈME PARTIE

Un drame du mariage

XI

AU LION D'ARGENT

(*Suite.*)

Elle déboutonna son corsage par en haut en continuant à s'éventer.

—Eh bien! nous en reccauserons, Crépinet, dit-elle. Ne croyez-vous pas que nous allons avoir de l'orage cette nuit?

—Pas possible.

—Vous avez dû avoir une fière peur, l'autre jour?

—Assez.

—Comment est-ce arrivé?

Il serra les lèvres et secoua la tête.

—Peux pas vous dire!

—Oh si vous le vouliez bien!

—Non, en vérité. Ça s'est si vite fait que je n'y ai vu que du feu ou plutôt que de l'eau, et comme je ne sais guère mieux nager qu'un chien de plomb, je n'en menais pas large, comme vous pouvez le croire.

—La barque de M. Dufresne passait pour excellente.

—C'est-à-dire que je n'en connaissais pas une meilleure de Villequier à Quilleboeuf.

—Vous voyez bien!

—Oui, mais on ne sait jamais comment les accidents arrivent! Tantôt c'est pour une cause et tantôt pour une autre.

—Et là c'était le vent?....

—Ptêt ben! fit le bossu, devenu très narquois.

—Il n'y en avait pas trop?

—A peine de quoi bourlinguer, petitement.

—C'était l'avis de tout le monde.

Crépinet allongea son café avec un petit verre de calvados et dit:

—Vous voudriez me faire parler, tout de même!

—C'est vrai.

—Parce que?....

—J'ai une idée....

—Laquelle?

—C'est que ce qui s'est passé là-bas, du côté d'Etelan, n'est pas trop catholique.

—Hein? fit le bossu.

—On ne m'ôtera pas de la cervelle qu'il y a quelque chose là-dessous.

—Quoi?

—Si je le savais, je n'aurais pas besoin de vous le demander.

—Mais moi je ne peux pas vous le dire.

—Je vous croyais mon ami.

—Sans doute.

—Après vos compliments, j'imaginais que vous n'aviez rien à me refuser!

Le bossu rapprocha sa chaise.

—Il faudrait d'abord que vous commenciez vous-même!....

—Et après?....

—Je vous dirais peut-être ce que vous avez tant d'envie de savoir!

—Alors il s'est passé des choses!....

Le bossu ricana d'un ton de mystère:

—Ça se pourrait!

—Graves?

—Je ne dis pas non.

—Horribles?

—Il y aurait bien un peu de ça.

Les yeux de Crépinet s'étaient allumés. Il dévorait d'un regard de satyre le cou blanc que l'ancienne femme de chambre avait à demi découvert pour lui.

Toute sa face respirait la luxure.

Ses doigts s'agitaient comme les griffes du chat qui va dévorer une souris.

Il était tellement hideux que Louise recula instinctivement pour éviter une caresse de cet être difforme.

—Je vous fais peur, dit-il en essayant un sourire qui le rendait plus laid encore.

—Mais non!

Elle ajouta très bas:

—Seulement, vous êtes trop hardi et mon mari peut venir! Alors, qu'est-ce qui se passerait! Mon pauvre Crépinet, il vous étourdirait d'une chiquenaude! Ce que j'en dis, c'est plutôt pour vous que pour moi!

Sa petite phrase évoquait l'idée du gros Bousquet se présentant à l'improviste et tombant à bras raccourcis sur l'infortuné bossu.

Elle se mit à rire à son tour et dit, toujours en confidence:

—Je vous croyais plus adroit .... Un braconnier comme vous! .... On attend l'occasion!....

—La trouverait-on?

Elle l'enleva dans les régions éthérées en lui glissant à l'oreille:

—Peut-être!

Elle se leva pour se retirer.

Arrivée à la porte, elle entendit le bruit des gros sous que le bossu déposait sur la table pour sa consommation.

Elle lui fit signe de les remettre dans sa poche.

—A l'œil, alors?

—Parbleu!

Les yeux de Crépinet s'agrandirent comme des lucarnes.

Il se crut promu au rang d'amant de cœur.

Louise mit un doigt sur ses lèvres et, dix secondes après, le bossu sortait du Lion d'argent, avec ses collets dans sa poche, l'espérance au cœur, et il se perdait dans l'obscurité de la nuit.

XII

RENCONTRE

Le lendemain, Paul Tavernier s'était levé de bonne heure.

Il attendait des nouvelles avec impatience et elles n'arrivaient pas.

Jusque-là, les journaux n'étaient revenus qu'en quelques lignes sur l'accident d'Etelan.

Ils ne nommaient personne.

Ce qui, en somme, était un événement considérable pour les habitants de Villequier et des environs, devenait un simple fait divers beaucoup moins important pour Paris et le reste de la France.

On apprend chaque jour que des canotiers ont sombré dans la Marne ou ailleurs, que des excursionnistes ont glissé dans les ravins des Alpes ou des Pyrénées, et la terre n'en poursuit pas moins son mouvement de rotation avec la même régularité.

Ce jour-là, Paul Tavernier devait être plus heureux.

Dès huit heures, il se trouvait dans le salon où se passait la moitié de sa vie, lorsque son factotum en jupons et en bonnet à l'antique se présenta, un paquet de journaux à la main.

—Pressons-nous donc, dit-il, vous êtes la petite vitesse aujourd'hui, mère Antoine.

Il s'empara rapidement de ce que le grand humoriste Alphonse Karr appelait invariablement des carrés de papier et au bout d'un instant il s'écria:

—Ah! voici des nouvelles, enfin!

Et aussitôt:

—C'était bien ce que je pensais, mère Antoine.

La vieille l'interrogeait du regard.

—Votre ami!.... dit-elle.

Il protesta vivement:

—Ne l'appelez plus mon ami!

—C'est de lui qu'il s'agit?

—Parfaitement. Voilà son nom imprimé en toutes lettres, M. Dufresne. Cette pauvre vieille folle de présidente est morte également.

—C'est imprimé aussi?

—Madame Desaubiers, veuve du regretté président des Andelys.... Pas d'erreur. Et enfin l'enfant, Georgette!....

—Pauvre petite!

L'avocat lisait tout haut:

"Madame Dufresne, une jeune femme de vingt-trois ans, n'a dû son salut qu'au plus miraculeux des hasards. Elle a été sauvée par le jeune marquis d'Angeville, notre célèbre explorateur, qui suivait à cheval les bords de la Seine, accompagné de son ancien ordonnance du régiment, un brave Breton qui lui a prêté main-forte dans cet émouvant sauvetage."

—C'est tout?

—Mais il me semble que c'est assez, mère Antoine, trop de lumière même!

Au même instant le concierge entra, une lettre à la main.

Tavernier y jeta les yeux et dit:

—C'est de lui. Voyons ce qu'il nous écrit.

Il replia aussitôt la lettre en grommelant:

—Peu de chose, et s'il croit me tromper!....

Il n'acheva pas sa pensée.

Pourtant il demanda:

—Il prétend qu'il n'avait pas le courage de m'apprendre cette catastrophe. Le croyez-vous, sérieusement, mère Antoine, vous qui êtes une femme d'expérience?....

—Dame, monsieur, je ne sais pas. Vous le connaissez mieux que moi. C'est si grave! C'est si grave! Je vais faire votre chambre. Vous comprenez, je n'oserais pas vous donner mon opinion, non, en vérité, sur ce que j'ai de plus sacré.

Elle s'en allait en répétant:—